



Pensées sur la Musique

LXI

O MOZART

Pourquoi toujours pleurer sur le malheur de Beethoven et l'injustice du sort à l'égard d'un si grand homme? Pourquoi ne pense-t-on jamais à Mozart? Son infortune a été bien plus cruelle; et le destin s'est acharné avec bien plus de méchanceté sur cet ange. Mozart a connu toutes les misères de la vie, depuis la carrière d'enfant prodige jusqu'à l'horreur de cracher ses poumons dans une chambre sans feu et de rendre l'âme à trente-cinq ans. Il se sacrifie à ses parents; il s'immole, corps et biens, à une femme indigne, basse, dépensière, stupide, sans cœur et sans esprit, qui l'a grugé, trompé, méprisé, plongé jusqu'au front dans la dette, les reproches et les cris: elle n'a jamais soupçonné un instant l'artiste incomparable qui vivait à ses côtés et qui se tuait à lui gagner ses robes, et sa chienne de vie: il a fallu qu'un amant, dix-sept ans après la mort de Mozart, lui révélât qu'elle avait été la compagne d'un génie sans second. Elle l'a laissé jeter dans la fosse commune, et l'en a laissé tirer, après un premier bail, pour qu'on mêlât ses os à ceux des pauvres et des misérables sans sépulture. Comme Mozart venait d'expirer, un témoin a

moulé son masque, et l'a confié, sans en prendre copie, entre les mains de cette femme : peu de temps après, en faisant le ménage, on a laissé ce masque unique se briser contre terre. Et cette bonne ménagère n'a ramassé les débris que pour les lancer dans la boîte aux ordures.

A trente ans, Mozart gémissait : « Moi, je dois courir le cachet et donner des leçons pour gagner mon pain. » A trente-deux ans, il n'en avait plus que pour quelque trente mois à respirer l'air cruel de ce monde, il écrivait à son père : « Comme la mort est le vrai but final de la vie, je me suis depuis quelques années si bien familiarisé avec cette vraie et meilleure amie de l'homme, que son image n'a plus rien d'effrayant pour moi ; et même elle m'apparaît comme quelque chose de calmant et de consolant... J'ai appris à y voir la clef de notre félicité... Si jeune que je sois, je ne me mets jamais au lit sans penser que, demain peut-être, je ne serai plus. »

Je ne sais rien de comparable à ce pur gémissement, si ce n'est l'effrayante et calme plainte de Molière, parlant à Baron : « Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux ; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie : je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais qu'un homme souffre avant de mourir ! »

De l'un à l'autre pourtant, il y a la différence d'une âme angélique, qui voit le ciel jusque dans le bas enfer du monde, et d'un homme qui n'a jamais quitté la terre, qui a pénétré de la vue la plus perçante tous les mystères de la Cité, toutes les guerres de l'intérêt, tous les caractères, et qui possède assez la vie pour en tirer cette suprême vengeance d'en rire et même de bouffonner.

Molière parle ; il rit ; il confond la nature même en la faisant toujours parler. Mozart chante, et ses voluptés même les plus sensuelles sont encore une prière. Molière est toute prose ; Mozart, toute musique.



Il est des temps où je me demande s'il n'y a pas toujours du faux dans le sublime. Il est rare, en tout cas, qu'il soit pur de rhétorique. Le sublime est à base d'antithèse.

Faudra-t-il toujours que le colosse nu se donne des avantages sur l'ange ?

Et comme s'il n'en avait pas assez, il se double d'une cuirasse. O combien le sublime le prend haut et l'emporte mal sur le divin! O combien le géant s'amenuise près de la proportion parfaite! et comme il peut même sembler ridicule : car il fait la grosse voix. Il est allemand. Mozart est viennois.

Qui pense à la douleur et à la misère du pauvre petit Mozart? Il ne se promène pas aux eaux avec Gœthe; il ne brave pas les princes; il n'enfoncé pas son chapeau sur sa nuque, quand il rencontre l'empereur. Il se borne à écrire la Flûte Enchantée.

Beethoven est riche, si on le compare à Mozart : il n'est pas dans la gêne; il laisse un héritage. Ses obsèques sont illustres. Mozart est un pauvre; il meurt dans l'indigence; on l'enterre pour trente-six sous; cinq amis mènent ses funérailles, et on le jette à la fosse commune.

Que serait l'œuvre de Beethoven, s'il était mort à l'âge où Mozart a cessé de vivre? Insupportable, Beethoven n'a pu enchaîner aucune destinée de femme à la sienne. Il en clame sa douleur à la face de l'univers conjugal. Il vaut mieux n'avoir jamais eu de femme en titre que d'avoir été la proie d'une sotté dépensière et le cocu légitime d'une coquette sans cœur et sans cervelle.

Beethoven a vécu célèbre, et même illustre, admiré de la multitude et surtout par ses mauvais côtés : l'emphase, l'éloquence et le tumulte populaire. Mozart, toujours méconnu, n'a su plaire ni à la foule ni aux princes, trop grand pour les salons, trop beau pour la multitude.

L'isolement de Beethoven est volontaire : il tourne le dos à tout le monde, même à Gœthe. La solitude infinie de Mozart est celle de la vierge au milieu des boucs : il a beau plaire et charmer, son charme est trop pur : on attend qu'il se souille.

Beethoven grossier, absolu, outré en tout, de l'orgueil le plus agressif, brutal, outrageant, sans égard pour les autres, sale, ivrogne, péremptoire, sans nuances; sans aucune douceur, prophète au nom d'Osiris et de la Raison, jacobin de la tête aux pieds; non pas seulement passionné, mais faisant presque métier de la violence et de la passion, un homme à fuir enfin, intolérable à vivre. Mozart adorable, tout oubli de soi, toute amitié, toute humeur gentille; et, dans la mort même, plein de caresse et d'affection. Quel être harmonieux! Comme il fait croire que la grâce peut être le sublime du génie.

Beethoven laid, lourd, brusque, sans aucun agrément, n'est jamais sensuel; sa passion même est puritaine : il fait penser que le puritain sévère l'est toujours par force, ou du moins pour la moitié. Mozart, plein de la volupté propre à la musique, cette ardeur qui sublime les sens, et qui devient innocente,

à mesure qu'elle nous enchante. Il est si tendre, si charmant qu'il insinue son charme à tout ce qu'il touche : comme il fait un rêve et un chant de la vie, toute la vie chante en lui, légère et délivrée. Son doux rire amoureux lui sert de système et de preuve. Beethoven est presque un théologien près de lui. Et Mozart, pourtant, est le plus libre des deux : parce qu'il vit uniquement dans le monde idéal de sa féerie.

Dans son œuvre, Beethoven n'a jamais fini d'étaler ses plaintes, son emphase de prophète, son système, sa morale et l'excès d'une infatigable éloquence : il se prêche lui-même à coup de hache, et pour basse continue, il donne le tonnerre à ses élévations. Mozart échappe dans sa musique à toutes les lourdeurs de la terre, à toutes les bassesses, à toutes les infortunes : il n'en garde qu'une exquise mélancolie, suprême caresse amoureuse qu'il laisse à la vie.

Ha, d'où vient un si beau prodige? C'est que Mozart est infiniment plus musicien que tous les autres héros de la musique, Bach le Père excepté. La musique est le salut de la vie purifiée, étant toute harmonie ; elle est le monde élevé à la beauté du chant et à la douce pureté de l'hymne.

O Mozart.

ANDRÉ SUARÈS.

